Case
FRC
8469

LES SONGES

D'UN PHILOSOPHE SOLITAIRE.

f. M2W 17126

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LES SONGES
D'UN PHILOSOPHE
SOLITAIRE.

Celui qui met un frein à la fureur de flots,
Sait auſſi des méchans arrêter les complots;
Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher *Lecteur*, & n'ai point
d'autre crainte.

Rac.

Par l'Auteur de Diogène aux Etats Généraux.

SECONDE EDITION.

Août 1789.

9. N°. 11.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LES SONGES
D'UN PHILOSOPHE SOLITAIRE.

PREMIER SONGE.

DEPUIS dix ans, retiré de la Cour, vivant au sein de ma famille, sur les montagnes qui servent de barrières à la France, je voyais croître autour de moi ma petite famille; là, sans ambition, sans passion, loin du tumulte des villes, éloigné des flatteurs, des intrigans, des cabalistes, je contemplais d'un œil sans envie les événemens de la France. Tantôt avec J. J. je gémissais sur la misère de l'homme; si je m'égarais dans les bosquets de Millery, je m'indignais avec lui, que nous fussions si éloignés de la nature; tantôt avec Diogène, je riais de l'ambition des grands, & je voyais avec indifférence, la disgrace & la chûte des Ministres, les malversations de ceux-ci, les combinaisons

absurdes de ceux-là, le rappel des uns, la haine du Peuple pour les autres; enfin, seul avec ma famille, j'étais heureux, lorsque les malheurs de la France vinrent troubler le calme dont je jouissais dans ma retraite. Je commençais dès-lors à sentir les douleurs de l'âme: ma Patrie en danger, la guerre civile prête à s'allumer, la discorde secouant son flambeau sur toutes les têtes, le feu de la sédition prête à causer un embrâsement universel; toutes ces circonstances agitaient mes sens, rallumaient en moi cet amour de la Patrie gravé dans le cœur de tous les Français. Je réfléchissais (en guidant mes pas dans un charmant bosquet) sur les causes de ces malheurs, sur les effets qui pouvaient en résulter. Mon ame était gonflée, un exercice forcé augmentait mon agitation; je m'assieds sous un orme: là, parlant avec moi-même: Ah! Dieu m'écriai-je, ô mon Roi, ô toi, qui dans ton enfance aimais tant la vertu, toi qui devais faire le bonheur de tous tes Sujets, toi, dont le commencement du règne, semblait annoncer un siècle de prospérité: tout n'était donc qu'une illusion; le bonheur pour la France n'est-il plus qu'une

chimère? L'eſpoir n'eſt-il pas plus qu'une ombre que la moindre lueur diſſipe ? N'es-tu pas le père de tes Sujets, l'ami de ton Peuple, le maître de ta famille?

La chaleur du jour, le murmure d'un clair ruiſſeaux qui coulait près de moi, le doux friſſonnement des feuilles, un ſilence majeſtueux, l'herbe nouvellement pouſſée ſur laquelle j'étais aſſis, tous m'invite au repos; je m'endors.

A peine mes ſens étaient aſſoupis, que je me ſens tranſporté au fond d'un bois épais: je me ſentais une ſoif ardente, & cherchais avec empreſſement un ruiſſeau dont j'entendais le doux murmure; j'allai de détour en détours, & je parvins dans le plus fort des bois: un bruit ſourd & lointain ſe fit entendre derriere moi: je tourne la tête, j'apperçois une femme d'une rare beauté; c'était une Déeſſe: aucun voile ne couvrait ſes charmes; les graces ſe jouaient dans ſes cheveux; elle traînait après elle un grand char couvert d'un voile; ſa démarche terrible & menaçante m'inſpira la fuite; je me diſpoſais à l'éviter: Arrête me cria-t-elle, que crains-tu? je ſuis nue; ne me connais-

tu pas? Je viens d'en haut, pour te parler & t'inſtruire: tu te plains, faible mortel, tu oſes, dans la ſollitude, gémiſſant ſur les malheurs de ta Patrie, porter tes idées ſur des objets éloignés que tu ne connais pas; tu oſes murmurer contre tes Compatriotes & ton Roi; vois & connais enfin d'où tous le mal provient. Auſſi-tôt découvrant le char dont elle tenait les rênes, j'apperçus un chaos dont je ne pus démêler aucun objet; elle ſourit de mon inquiétude, & me préſentant un miroir; Regarde, me dit-elle, & apprends à penſer juſte. D'une main tremblante je ſaiſis le miroir, j'y jette un regard timide: Dieux! qu'y vis-je?

Auprès d'un homme endormi, mollement couché ſous un dais de pourpre, était une femme ſuperbement vêtue, & parée des plus riches atours; ſa figure était noble & belle; ſa beauté ſemblait attirer auprès d'elle une foule de courtiſans de votre eſpèce; ſur ſon ſein découvert, la volupté ſemblait reſpirer; je me ſentais moi-même entraîné vers elle: j'oſai m'approcher reſpectueuſement; mais promenant mes regards ſur tant d'attraits, je vis ſortir de ce ſein

voluptueux des ſerpens venimeux qui venaient ramper autour de tous les courtiſans; d'une main elle tenait un maſque devant l'homme endormi; de l'autre, elle donnait des poignards à une femme à genoux, qui diſtribuait des poignards à tous les Grands de l'Aſſemblée. Près d'elle était une table couverte d'un riche tapis de velours; une caſſette était à ſes pieds : pluſieurs Magiſtrats étaient rangés autour de la table, regardaient d'un œil avide diſtribuer tous les poignards. Un d'entr'eux, que je connus bientôt pour avoir excité le plus vif intérêt à tout un Peuple, s'approche de la table, ſouleve le tapis, & en tirait des chaînes.

Je voyais cette ſcène d'horreur; j'entendais un murmure confus, j'étais indigné... Ah! baiſſez ce voile, m'écriai-je; cachez-moi ces horreurs, elles font ſaigner mon cœur.... Attends juſqu'au bout, me dit la Déeſſe; approche, & prête une oreille attentive à tout ce que tu vas ouir. Je ſuivis ſon conſeil. L'objet qui attirait le plus mes regards était l'homme qui découvrait les chaînes; il portait un manteau brodé d'or. Je le vis bientôt entouré de tous les Grands

de l'Assemblée; il leur parlait avec feu en secouant les chaînes. « Non, disait-il, non, » rien n'est à craindre pour nous, je fais mou- » voir à mon gré tous les esprits; j'ai soule- » vé, il y a peu de jours, tout un Peuple » qui ma porté en triomphe; c'est moi qui » ai allumé le feu de la sédition; le Peuple » n'est qu'un phantôme, que je ferai mouvoir » à mon gré; je connais le moyen de l'as- » servir; déjà enflammé par mon génie, il » a fait proscrire mes ennemis; bientôt il » me fera monter au faîte des grandeurs; » demain, peut-être, demain ces chaînes » que je lui apprête, le tiendront pour tou- » jours votre esclave & le mien; son chef » est endormi, ce n'est pas lui que je crains, » mais son ami, le seul ennemi qui me » reste: c'est sur lui, sur lui seul qu'il faut » diriger tous nos coups. J'ai des agens dans » tout le Royaume; par-tout j'ai des corrup- » teurs, des créatures, des conjurés, qui » tous marcheront à ma voix ». Il parlait encore, quand un homme dont le main- tien & le regard annonçaient l'impudence la plus outrée se présente à ses côtés; il tenait entre ses mains un tableau représentant une

femme qui souriait tendrement à un fils qu'elle venait d'alaiter. Je me plaisais à considérer cette image de la Nature ; j'y jettai un regard avide, quand tout à coup le tableau change d'objet, & au lieu de ce portrait sensible, je ne vis plus que lui-même, environné d'une troupe prodigieuse de Payſans, parmi lesquels je reconnus plusieurs de mes vassaux ; il leur arrachait d'une main forcenée quelques gerbes de bled, qu'il jettait au loin, & qui étaient accueillies par un homme noir. Chaque Payſan semblait demander la vie à grands cris ; mais il les appaisait en leur montrant un écrit dont ils baisaient la signature : Voilà, dit-il, en s'approchant de l'homme qui venait d'haranguer, & lui montrant ce tableau, voilà mes exploits ; voyez si j'ai bien servi vos projets. Suis-je digne d'être votre disciple ? Aussitôt il fait avancer des hommes chargés de sacs d'argent, qu'il fait déposer dans le coffre qui était aux pieds de la femme au masque.

» Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, dans peu,
» je veux tous vous surpasser en forfaits.
» C'est moi qui les crée ; je les cache avec
» soin dans le fond de mon cœur, les replis

» en ſont profonds : eh ! qui pourrait y lire ?
» O vous qui voulez monter au rang le plus
» élevé, ayez pour principe, que les tyrans
» heureux ſont ceux qui montrent le plus de
» vertu ! voilà, voilà le voile dont il faut
» nous couvrir : c'eſt ſous l'ombre de la piété
» & des bienfaits, qu'il faut entraîner le
» Peuple dans l'erreur ; imaginons quelque
» vertu d'éclat, pour pouvoir frapper avec
» plus de ſûreté ». Pendant ce diſcours, la femme au maſque avait diſtribué tous ſes poignards : elle ſe lève, jette un bandeau ſur le front de ſon époux toujours endormi, & s'approchant d'un Seigneur, qui était auprès de l'homme à manteau & de l'homme au tableau : Je commence, dit elle, à me flatter d'un doux eſpoir : je pourrai donc faire renaître le ſiècle de Médicis ; je pourrai donc à mon gré, jouir d'une ſcène plus ſanglante encore. Un vil Peuple a oſé m'injurier, jetter ſur moi un œil obſervateur, meſurer mes démarches, en murmurer : que dis-je ? en juger ; & je reſterai en but à ſon mépris ; par tout je n'entendrais prononcer mon nom qu'avec horreur, & je ne ſerai pas vengée ! Allons ; préparons-nous à frapper le grand

coup. Vous, mes ſoutiens, vous, mes confidens, aiguiſez vos poignards ; répandez partout la terreur, ſecouez les flambeaux de la haine ; & ſi vous ne pouvez le réduire par le meurtre, épuiſez-le du moins par le beſoin & la misère ; moi, j'aurai ſoin d'endormir toujours mon maître : à peine ſera-t-il ſorti de ce premier ſommeil, j'ai un breuvage tout prêt pour l'y replonger encore ; ſoyez ſûr que je n'épargnerai d'ailleurs, ni larmes, ni prières, ni ſoupleſſe ; la nature nous a donné des armes aſſez puiſſantes pour maîtriſer les hommes faibles, & vous ſavez ſi j'en ſais faire uſage !

Le Seigneur alors prit la parole, & jettant autour de lui des regards inquiets : « Je ne » crains, dit-il, qu'un ſeul homme, & cet » homme eſt un étranger : tant qu'il ſera » auprès de votre époux, tous vos efforts » ſeront inutiles, tous vos projets s'avorte- » ront. Il faut tenter tout pour l'éloigner ; » qu'il retourne dans ſa patrie ; ſuſcitons-lui » des ennemis parmi les Grands, parmi les » Riches, parmi le Peuple ; allons plus » avant, s'il en eſt beſoin, commettons des » forfaits authentiques, & l'en rendons reſ-

» ponſable : ſi le Peuple alors ne crie à la
» vengeance, les ennuis, les ſoucis, les
» chagrins l'obligeront bientôt à retourner
» ſur les bords qui le virent naître; dès-lors
» plus de ſurveillans ; ſon poſte ſera rempli
» par des imbéciles qui nous ſeront voués,
» & qui exécuteront en aveugle nos moindres
» volontés. Ainſi, point de milieu ; qu'il s'é-
» loigne ou qu'il périſſe ».

A peine ces mots furent prononcés, que je vis s'avancer l'homme dont il venait de parler. Sa démarche était fière & hardie ; ſon front ſemblait être le trône de la vertu ; ſon œil était enflammé de colère; tout en lui annonçait un héros ; il s'avance d'un pas aſſuré auprès du Seigneur qui venait de réſoudre ſa mort. « Me voici, lui dit-il, &
» vos pernicieux conſeils n'auront pas l'effet
» que vous en attendez ; vous pouvez tran-
» cher mes jours, ſi vous l'oſez; mais ja-
» mais vous ne pourrez m'empêcher de
» tenter tous les moyens pour faire renaître
» en France l'abondance, le calme, la
» paix, la joie & la richeſſe. Vous aurez
» beau vous liguer contre le bien que je veux
» faire, tous vos partiſans ne ſont que des

» ames tirées de la fange du Peuple ; j'ai
» pour moi l'équité, tous les honnêtes-gens,
» & le bien que j'ai fait..... Et vous, Ma-
» dame, continua-t-il, vous.... qui ne rou-
» giſſez pas de vous montrer au milieu de
» tous vos ſujets parée de tous les vices,
» craignez la vengeance de votre époux,
» de votre Roi, de votre maître, que dis-je,
» d'un être puiſſant dont la foudre eſt tou-
» jours prête à être lancée ſur la tête des
» coupables. Quittez vos noirs projets; mon-
» trez-vous digne d'être la mère des Fran-
» çais; faites plus, étonnez l'Univers par
» un grand exemple de vertu. Comparez
» votre ſituation préſente à celle dont vous
» jouiſſiez avant de monter au rang où le
» deſtin vous a placée ; vous étiez l'idole du
» peuple, & vous n'étiez pas ſa Souveraine;
» il vous aimait, il vous chériſſait, parce
» qu'il appercevait en vous les graces ſe réu-
» nir avec les vertus ; aujourd'hui qu'il les
» voit chaſſées par les vices, il dédaigne
» celle qu'il voudrait adorer. Connaiſſez
» votre bonheur : le deſtin vous fit naître la
» Souveraine d'une Nation bienfaiſante,
» dont le principal caractère eſt le beſoin

» d'aimer : votre peuple eſt indulgent &
» ſenſible ; dès le moindre retour à la vertu,
» il vous rendra ſon amour, il vous com-
» blera d'éloges, il remplira vos tréſors,
» pourvu que l'emploi en ſoit deſtiné à faire
» le bien. Connaiſſez le bonheur ſuprême,
» ce contentement du cœur, cette paix
» avec ſoi-même ; ce n'eſt pas le diadême,
» c'eſt la vertu qui la donne : ah ! conſi-
» dérez tout un peuple, qui, au moindre
» repentir, viendra répandre à vos pieds
» les larmes de la ſenſibilité. Vous le ver-
» rez témoigner ſon allégreſſe par mille jeux
» publics ; vous n'entendrez plus prononcer
» votre nom qu'avec des cris de joie ; par-
» tout il ſe glorifiera d'avoir une Souveraine
» qui aura contribué à rendre inébranlable
» la conſtitution régénérative qu'il va pren-
» dre. Vous n'avez plus qu'un moment,
» vous n'avez plus qu'inſtant. Votre époux,
» à peine ſorti du ſommeil où vous l'avez
» plongé, ſera votre juge. Craignez,
» craignez ſon premier regard; je ſaurai dé-
» filler ſes yeux, j'arracherai ce bandeau... ».

A ces mots, il s'avance près de l'homme endormi, comme voulant le réveiller... La colère étoit peinte ſur le front de tous le

assistans ; on voyoit le sein de la femme au masque se gonfler, & les serpens en sortir avec précipitation : cependant des larmes semblaient vouloir s'échapper de ses yeux ; mon ame était attendrie, Ah! m'écriai-je, je sens que la vertu veut rentrer dans son cœur.... Aussi-tôt je vois se lever, avec fureur, celle qui avait distribué les poignards ; elle s'étoit armée du plus tranchant, ses yeux étaient animés par la colère ; ses joues étoient bouffies, elle courait pour poignarder mon héros. Un frisson me saisit, je laissai tomber mon miroir, & jettant un cri d'effroi, je m'éveillai en sursaut.

Mes sens étaient émus au point que j'ignorois en quel lieu j'étais : je me levai ; & m'appuyant contre l'arbre qui m'avait servi de dais, je cherchais à rappeller mes esprits. Bientôt ma femme & mes enfans se trouvèrent sur mes pas ; j'affectais de reprendre une gaieté ordinaire ; mais j'étais trop agité ; je ne pus leur cacher mon trouble, & leur raconter mon songe. Entré chez moi, je voulus être seul, pour me livrer à mon aise à mes tristes réflexions : au bout d'une heure, je cherchai à me rapprocher de ma famille

Separate

j'entre dans leur appartement : qu'elle fut ma surprise ! ma femme, mes enfans à genoux, adressaient des vœux au Ciel.

Etre suprême, disaient-ils, toi dont la bonté infinie veille sur tous les êtres, daigne jetter un œil de miséricorde sur les afflictions de notre Patrie ; toi dont la toute-puissance s'étend du grand jusqu'au petit, devant qui les Rois & les Sujets sont tous égaux ; toi, qui fais changer à ton gré la face de l'Univers, prends pitié de ton Peuple, rends-lui ses jours de bonheur & de prospérité ; si ses crimes méritent la vengeance, ses remords sincères ne peuvent-ils l'écarter ? fais naître le repentir dans le cœur des coupables, & pardonne aux méchans en faveur des bons ; rétablit, par ta puissance, l'ordre dans nos Etats, rends la splendeur à notre Royaume, & sans punir les criminels, fait triompher l'homme juste.

Suite